

Louis Porcher romancier de fiction :  
*Archives de la Presqu'île Légende*



**Jacques Cortès**

Professeur émérite de l'Université de Rouen, France  
Président et fondateur du GERFLINT, France  
gerflint.edition@gmail.com

*Si quelque chose ne vaut plus rien, plus rien ne vaut quelques chose <sup>1</sup>*

*Louis Porcher*

*Ton goût des métaphores te conduit une fois de  
plus à prendre les mots pour les choses.<sup>2</sup>*

*Louis Porcher*

### Résumé

C'est à une époque relativement tardive (les années 80 du siècle dernier - il avait alors 40 ans), que Louis Porcher prit la décision de s'adonner personnellement aux dangers mais aussi aux délices nouvelles mais quelque peu négligées par lui jusqu'ici, de l'écriture littéraire et poétique particulièrement romanesque. Il s'était déjà construit par ses écrits et interventions orales dans de multiples domaines, tout particulièrement en didactique des langues et des cultures, une solide réputation d'innovateur, mais, au terme de plusieurs années de réflexion théorique, pratique et volontiers polémique (1974-1980), il était parvenu (je le suppose) à la sensation du caractère réducteur - pragmatiquement parlant - de la pédagogie raisonnée<sup>3</sup>, et avait alors tenté de transformer profondément les croyances et pratiques concernant notamment la maîtrise des codes réservés « aux indigènes de la culture savante<sup>4</sup> ». Pour entrer de façon très personnelle dans le combat très « bourdivin » (le terme est de lui) dont il sentait la nécessité, il écrivit le roman dont il sera question dans les lignes qui suivent et qui est autant une critique sociale particulièrement cruelle, qu'un essai symbolique très ferme contre le conservatisme de l'institution universitaire.

**Mots-clés :** écriture romanesque/pédagogie raisonnée, critique sociale/conservatisme scolaire

**Louis Porcher novelist of fiction : *Archives of the peninsula legend***

### Abstract

It is in relatively late epoch (the eighties of last century - he was then 40 years old) That Louis Porcher made the decision to devote himself personally to danger but also to new delight (a little neglected by him before that time) of the writing of

literature and particularly romantic poetics. He had already constructed an innovator's solid reputation by his writing and oral interventions in didactics of languages and of cultures, but, after several years of purely theoretical, practical and readily polemical reflection (1974-1980), he had reached (I assume this) the feeling of the reducing character - pragmatically speaking- of reasoning pedagogy, and had then tried to deeply transform the beliefs and practices concerning the codes reserved to "*les indigènes de la culture savante*". To enter in a very personal way in the battle, he wrote the novel which will be the matter in the lines which follow and which is as much a particular cruel social criticism, as a symbolic and very firm trial against the University institution French conservatism.

**Keywords:** writing fiction/ reasoning pedagogy, social critic/school conservatism

## Introduction

Si Louis Porcher a parfois agacé les thuriféraires sourcilleux de « l'étiquette monarchique » sévissant dans certaines composantes de *l'alma mater* où s'organisent, en factions très militantes et convaincues, ceux qu'il appelait « *les émigrés de Coblenze* », s'il a dénoncé l'ennui et les insuffisances de l'orthodoxie en matière de didactique des langues, et encore plus en ce qui concerne la formation des maîtres, c'est parce que, comme beaucoup d'autres plus mesurés et diplomates, il se sentait à l'étroit au sein d'un monde universitaire sentant un peu le renfermé, qu'il a voulu humaniser à bien des égards. Il a donc tenté de donner carrière à un besoin rimbaldien de « courir » se « baigner dans le Poème<sup>5</sup> ». Simple hypothèse, mais, si elle est juste, reconnaissons qu'il est bienfaisant de tirer parfois une langue einsteinienne au conformisme jugulaire-jugulaire, à ses poses, à son emphase lexicale, à ses clans, et - il faut bien le dire aussi - à ses affrontements sur des controverses souvent bien minces, répétitives, et plus ou moins fabriquées par les modes pédagogiques qui passent et repassent ... Un tel constat a sans doute libéré chez lui le désir, longtemps refoulé, de « mettre la main à la pâte » pour enrichir sa propre compétence de sociologue, de philosophe et de sémioticien du langage par un essai à risque dans le domaine de l'imagination, cette fameuse « maîtresse d'erreur et de fausseté » de Pascal, encore désignée comme « folle du logis » - dit-on - par Malebranche et Sainte Thérèse d'Avila.

Nous tenons là, je le pense, les prémisses d'un projet visant à promouvoir - par-delà syntaxe, grammaire de phrase, grammaire de texte, discours, interactions langagières, sociologie, lexicologie, psychologie, sémiologie, approche fonctionnelle, gestuelle, iconologique, psychanalytique, neuroscientifique etc. - la pratique vivante de l'écriture romanesque et poétique, seule capable d'associer en syntonie l'émotion, la compréhension et le milieu qui, pour lui, « *ne s'excluent pas* » mais se complètent et se renforcent<sup>6</sup>.

C'est ce dessein important de sa vie de quadragénaire, que je vais tenter d'évoquer ici en remontant à l'origine officielle de ses préoccupations d'écrivain<sup>7</sup>, clairement datée par la création de la Collection **Coup de plume** que nous lançâmes tous deux chez Hatier en 1984, et dans laquelle il publia le seul essai non autobiographique à ma connaissance qu'il eût jamais écrit<sup>8</sup> : *Archives de la Presqu'île légende* titre au-dessous duquel il ajouta : *Roman*, voulant faire entendre par là que c'est la presqu'île qui est une légende, et que son livre n'en est pas une mais un roman dans lequel il tente de poser allégoriquement les grandes interrogations qui sont les siennes à propos, comme le dit Albérés, « *de la condition humaine ou de l'inhumanité du monde* »<sup>9</sup>.

Je passerai sans m'y arrêter sur les anecdotes concernant la création de la collection *Coup de Plume* (qui vécut ce que vivent les roses, l'espace d'une petite année), où parurent simultanément, outre le sien, 5 romans<sup>10</sup> d'excellente facture. Le succès, au démarrage du moins, fut donc considérable (environ 500 manuscrits inédits parvinrent au CREDIF en l'espace de quelques mois), succès que l'avenir, hélas, ne put confirmer par manque de moyens, de temps, de conviction aussi peut-être côté éditeur, et surtout de professionnalisme de la part des naïfs directeurs que nous étions Louis et moi. Il apparut vite, en effet, que l'idée de réserver une collection littéraire aux seuls enseignants de l'Education Nationale (c'était la nôtre) était bonne et pertinente, mais qu'il eût donc fallu pour la construire dans la durée, que nous n'eussions aucune autre charge, ce qui, d'évidence, était parfaitement utopique.

### Archives de la presqu'île légende

#### Le « Pitch<sup>11</sup> »

Jérémie Pruncypt<sup>12</sup>, jeune fonctionnaire ambitieux, est nommé au prestigieux service des archives d'un lieu isolé assez étrange<sup>13</sup>. Il s'agit d'une institution gouvernementale implantée à l'extrémité d'un bras de terre traversant partiellement un lac immense où sont conservés tous les documents concernant l'histoire et la vie actuelle du « Continent », synecdoque très vague pour désigner le pourvoyeur global mystérieux des dossiers à archiver selon les techniques les plus en pointe de la conservation politique et administrative. Très enthousiaste au début, Jérémie découvre, au fil des jours puis des années, qu'il règne sur la presqu'île une atmosphère maléfique dans laquelle, hormis l'observation des règles de fonctionnement de chaque service, toute liberté - et principalement toute velléité de quitter la presqu'île - est interdite. En résultent des événements de plus en plus tragiques échelonnés sur quatre décennies (la durée, en somme, d'une carrière de fonctionnaire).

## L'Intrigue avec quelques détails

*Pour fixer plus clairement les idées, commençons par un plongeon (espérons-le, sans noyade) dans l'intrigue du roman répartie sur 137 pages en courts chapitres simplement numérotés de 1 à 19, donc de la façon la plus abstraite possible. Je prends volontairement le risque d'être un peu long, pour rappeler la suite de faits graves mais aussi d'incidents souvent dérisoires qui transforment un lieu espéré de paix et de réflexion en un univers concentrationnaire d'une abominable cruauté. Ces indications sont donc nécessaires pour permettre une approche non pas historique mais archéologique<sup>14</sup> de cet étrange roman.*

1. Les « Archives » sont un vaste ensemble de bâtiments cernés par un lac sur 3 côtés, et isolés du continent de l'autre par une barrière de plus en plus rigoureusement gardée. Il s'agit donc d'un monde hermétiquement clos vivant dans une autarcie assez comparable, par exemple, à la prison de *Sing Sing* sur les rives de l'Hudson, mais qui rappelle aussi l'atmosphère du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati, certains passages du *Nom de la Rose* d'Umberto Eco, ou même, la psychose schizophrénique de la série télévisuelle anglaise *The Prisoner* (le Prisonnier) avec Patrick McGoohan, série datant originellement de la fin des années 60, mais qui fut rediffusée en version française au début des années 80 avec un grand succès. Ce qu'on apprend immédiatement, c'est que la mission de Jérémie est d'une grande importance. Il effectue pour cela, sur la presqu'île, un stage d'apprentissage de trois mois, à l'issue duquel, avec d'autres stagiaires aussi jeunes et enthousiastes que lui, il propose à la « Personnalité » chargée du « débriefing » de ce stage, des réformes d'organisation de la formation qu'il vient de recevoir et qu'il lui semble possible et utile d'améliorer. Ces suggestions sont accueillies avec sympathie par ladite Personnalité<sup>15</sup>, ce qui enchante Jérémie éprouvant un réel plaisir - quoique mâtiné d'angoisse - d'être intégré dans une organisation puissante où son avenir d'homme et de fonctionnaire semble solidement assuré.

2. Son stage d'apprentissage terminé, Jérémie, nommé au *Département des Langues* en qualité de traducteur-interprète, est invité à découvrir le service qui est désormais le sien et dont il effectue la visite avec Guillaume Soltys<sup>16</sup>, un vieil employé de la presqu'île, responsable du matériel. Jérémie apprécie d'abord ce personnage plein d'humour et de jovialité, mais il se demande rapidement, si, sous une apparence tout à fait normale, l'homme ne serait pas complètement fou. Le seul matériel qui lui paraît important et fondamental pour la sécurité des archives, en effet, ce ne sont pas les machines (cabines de traduction, microphones, casques écouteurs etc..) mais les crayons dont Soltys

gère un stock colossal à propos duquel il développe, devant Jérémie abasourdi, une théorie d'espionnage potentiel complètement hallucinée. Le Continent dont on classe les archives, serait, selon lui, peuplé d'espions ennemis qui se serviraient précisément des crayons pour percer les secrets des archives de la presqu'île. De quelle façon ? On n'en sait rien mais c'est précisément pour cela qu'il convient, selon Soltys, de s'en protéger par tous les moyens. Jérémie écoute silencieusement mais « *une fissure* » commence à prendre naissance dans son esprit. Nous verrons que cette histoire de crayons, quelques années plus tard, est moins anodine qu'il y paraît et que Soltys, quoiqu'un peu dérangé, n'était peut-être pas aussi fou qu'on le pensait.

3. Dans les premiers temps, l'enthousiasme de Jérémie ne faiblit pas, et il oublie Soltys pour n'écouter, avec passion, que Laure Veniste<sup>17</sup>, la responsable du Département auquel il est rattaché, laquelle lui explique avec chaleur la complexité de cette tâche immense d'archivage d'un fonds en croissance exponentielle nécessitant constamment l'élaboration de systèmes de classements labyrinthiques à améliorer ou même à réinventer pour permettre la mise en ordre et la conservation efficace d'une information capitale puisque d'elle dépend la survie du Continent, mais également celle de la *Direction de la Coordination* assumant une responsabilité colossale dans la mesure où elle est impliquée dans la totalité des secteurs installés dans la presqu'île. La Division à laquelle Jérémie appartient est en effet à la charnière de toutes les opérations entre le Dedans et le Dehors, et le jeune nouveau membre mesure ainsi, encore une fois, la chance qui est la sienne d'avoir été muté d'emblée dans un Service aussi prestigieux.

4. A peine quelques jours après le début des activités officielles de Jérémie, Laure Veniste lui remet un télégramme lui annonçant le décès de Nathalie Pruncypt, sa Maman. Le jeune homme demande donc à Laure l'autorisation de se retirer l'après-midi dans sa chambre pour méditer. Refus poli définitif. Jérémie, quoique douloureusement étonné, ne proteste pas et se retire, mais, relisant le télégramme, il constate que le décès de Nathalie remonte à 10 jours. Toutes les explications qu'il vient demander sur la cause d'un tel retard à l'informer se heurtent à des arguties vaguement administratives de Laure Veniste (*le télégramme aurait transité dans de nombreux bureaux avant de lui parvenir ; de toute façon on ne l'aurait pas laissé partir alors qu'il commence à peine à travailler dans le service où il a été affecté ; il attache peut-être trop d'importance à cet événement ; la décision prise à son sujet n'est pas le fait d'une personne mais d'un groupe* etc.). Il n'y a donc rien à apprendre ou à reprendre, et, d'instinct, Jérémie, très prudemment, se contente de

ces explications et semble même se faire à l'idée que « bouger » aurait été une solution inappropriée susceptible de « *déchir(er) la paix environnante* ». Toutefois, l'immobilité à laquelle on l'astreint (et dont il avait pourtant rêvé dans une vie antérieure perturbée par les déménagements nombreux de ses parents), lui semble finalement une situation appréciable, et il se soumet sans protester, même si, de nouveau, une sorte de doute commence à s'immiscer dans son esprit.

5. Sa vie s'installe à la fois dans l'espace et dans le temps. Nous est décrit le panorama entourant la presqu'île : au sud, une lande immense couverte de neige conduisant au Continent, et, de l'autre côté, derrière le lac solitaire et froid, une plaine bordée au nord de montagnes impressionnantes. Cet environnement austère et glacé semble guetter la presqu'île et même vouloir bondir sur elle pour la dévorer, tant elle vit au ralenti, selon un rituel immuable respecté par tous « jusqu'à la caricature ». Sentiment d'absence, d'immobilité, de fermeture et même de nostalgie : « *on n'entend que des bruits rares et brefs, comme ceux que ferait une plume sur du papier en terminant une signature* ». Toujours plein de vitalité cependant, Jérémie décide de consacrer son temps libre à une histoire de la presqu'île et du service des archives. Il veut, en effet, témoigner, sauver les signes, « *interpréter les traces actuellement laissées à l'abandon et au hasard* ». Mais il se lie également d'amitié avec trois collègues : Xavier Saltator, Irena Perselinaire et Emilio Delgado. Si Xavier Saltator ne rêve que d'évasion, Emilio Delgado, lui, voit la presqu'île comme un idéal. Quant à Irena, elle n'apparaît que de façon secondaire jusqu'au bout du roman, et sera même parmi les rares à être mutés sur le Continent après quelques années, signe qu'elle ne présentait pas le moindre danger pour les archives de la presqu'île.

6. Au fil des jours et des années, rien ne se passe jusqu'à la disparition soudaine d'une collaboratrice de la *Division des Relations Intérieures*, Jeanne Smith, dont on ne trouve plus la trace. Finalement, après une longue période de silence, il est décidé que la disparue, en fait, n'aurait jamais existé. Le bruit s'en répand, surtout du côté des Autorités, mais plusieurs employés persistent à se souvenir d'elle et toutes les hypothèses circulent jusqu'à un autre événement du même genre mais concernant cette fois un collectif de 4 employés dont la disparition n'est pas plus éclaircie que la précédente. Le processus, du reste, continue avec régularité et désormais on enregistre de plus en plus de disparitions inexplicables jusqu'au jour où se met à circuler parmi les employés une rumeur disant que le phénomène, en réalité, serait dû aux Autorités de la presqu'île qui auraient choisi ce procédé pour se

débarrasser des indésirables, ceux «*qui n'adhèrent pas pleinement à l'organisation générale* ». De multiples mesures policières sont du reste instaurées : les visas de sortie deviennent de plus en plus difficiles à obtenir, la circulation, même au sein des secteurs internes aux archives, est rigoureusement contrôlée et des cloisonnements sévères sont mis en place un peu partout... Mais le flot des disparitions se poursuit...

7. Jérémie a maintenant dépassé la trentaine, 7 années se sont écoulées, il comprend qu'en lui, son attachement à la presqu'île cède la place à une volonté de plus en plus farouche de quitter les lieux, mais il décide encore d'avancer masqué et continue de donner le change sur ses intentions véritables en poursuivant son activité professionnelle comme si de rien n'était et en continuant même d'écrire l'histoire de la presqu'île. Aux effroyables tempêtes extérieures qui frappent la presqu'île à la saison des pluies et du vent, et qui bouleversent la tranquillité des habitants au point de susciter chez eux des sentiments étranges de culpabilité et de vulnérabilité, se mettent à correspondre des tempêtes tout aussi graves, mais internes celles-là, au sein des différents services des Archives. C'est ainsi qu'un certain vendredi, chacun des employés du Département des Langues découvre dans son casier la même lettre contenant une photographie en noir et blanc prise depuis la plaine conduisant au Continent, avec, au dos, en lettres imprimées : « *Ce qui est extérieur est aussi intérieur* ». Même Laure Veniste en est troublée mais parvient à remettre les employés au travail. L'incident, toutefois, est monté en épingle car il est évident que cet envoi massif d'une centaine d'enveloppes a pu être effectué en dépit d'une surveillance constante et renforcée. Il y a donc faiblesse du dispositif et se développent à son propos les hypothèses les plus alarmistes. L'étranger, l'ennemi, (mais qui?) aurait donc pris l'offensive. La presqu'île des archives serait en danger. Emilio Delgado, après nouvel examen de la photo, déclare avec franchise que cette photo vient de sa collection personnelle. Il la reconnaît formellement. Mais il affirme ignorer comment on a pu la lui voler. Au terme d'une convocation (dont on ne sait rien) au bureau du Directeur des Relations Extérieures, Delgado disparaît et cette volatilisisation commande désormais à ses amis de combattre pour la sauvegarde de leur propre identité, et surtout de partir, par tous les moyens.
8. La disparition de Delgado suscite d'abord un redoublement de prudence de la part des employés contre un danger redoutable capable de frapper quiconque. Mais vers l'extérieur, les « Autorités » prennent des mesures draconiennes en fermant l'archipel de plus en plus sévèrement. Est érigé pour cela un mur

d'une dimension considérable qui barre complètement la plaine méridionale sur toute sa largeur. Mais ce n'est pas tout, côté lac, tout au long de la rive nord de la presqu'île, sont installés, sur deux rangées, en quinconce, des bateaux de surveillance immobiles qui coupent tout espoir de chemin vers la terre. En quelque sorte une île artificielle emprisonne désormais le territoire des archives. Par ailleurs, sur le plan administratif, toutes les autorisations de sortie sont définitivement supprimées. Les habitants de la presqu'île sont donc devenus des prisonniers à qui toute communication extérieure est interdite, réduits à l'état d'auditeurs auxquels un soliloque permanent fait perdre progressivement toute identité collective ou personnelle. Pour Jérémie comme pour les autres, il y a danger d'anéantissement. La résistance s'impose. Bien entendu le mur et l'installation des bateaux sont présentés par les Autorités non pas comme une volonté de fermeture mais comme le sage accomplissement d'un projet ancien de rendre plus intenses les relations entre les Archives et le reste de l'humanité, donc comme une possibilité d'approfondir le sens de la Mission pour donner naissance à une « *jouvence nouvelle* » en matière de création.

9. Ce discours lénifiant très classique dans les régimes totalitaires, est littéralement cassé par une péripétie concernant une simple histoire de crayon. Sur l'esplanade séparant le bâtiment central des archives de la muraille nouvellement installée, un employé découvre « *sur le sol légèrement gelé, un crayon, endommagé par un séjour apparemment long sous les intempéries, mais encore facilement reconnaissable, et, en outre, utilisable* ». Dans une ambiance goguenarde et sérieuse à la fois, où Guillaume Soltys est au centre de toutes les conversations, on plaisante sur cette découverte. Pour Soltys, c'est d'abord une grande joie de retrouver un de ses chers crayons, mais l'examen dudit montre qu'il n'y a pas de quoi rire. Soltys, en effet, constate que ce crayon est déjà répertorié, classé et bien à sa place dans la réserve depuis plus de quinze ans. L'intrus porte donc exactement le même numéro qu'un autre conservé dans le magasin. Un sosie parfait a été introduit dans la presqu'île par quelqu'un qu'on ne connaît pas et qui, circonstance des plus inquiétantes, a pu se jouer de tous les obstacles et de tous les contrôles pendant toutes ces années. Les conséquences d'une telle intrusion sont incommensurables, « *la contamination ne peut plus être enrayerée* ». Au mépris des multiples précautions prises, « *une présence clandestine du Continent est sur la presqu'île* ». Tout le passé des archives se trouve pollué, toute sa sécurité compromise. Aucune alternative autre que mortelle n'est envisageable. Soltys, désespéré, se pend. C'est l'échec de tout le système.



10. Devant l'accumulation de tant d'indices concordants, Jérémie prend l'initiative de présenter officiellement un dossier de mutation qu'il adresse au Directeur des Relations Intérieures. Après quelques semaines d'attente, il est convoqué par ce dernier qui le reçoit fort aimablement et lui dit qu'il a donné un avis tout à fait favorable à sa demande. Jérémie très rassuré souhaite savoir où il sera nommé, mais le DRI lui annonce qu'il a proposé qu'il soit maintenu au Département des langues où il exerce depuis quinze années déjà. Il pense, en effet, qu'un départ entraînerait un blocage de carrière, et c'est pourquoi, nullement pour le sanctionner, bien au contraire, mais pour le protéger, il a choisi de le maintenir dans son service avec promesse de promotion. L'idée de fuir, en dépit de tous les obstacles et de tous les échecs mortels auxquels elle donne lieu, se précise de plus en plus chez Jérémie. Il est bel et bien prisonnier.
11. Jérémie a 40 ans. Irena Perselinaire est affectée sur le Continent. Le petit groupe d'amis se réduit. Ne restent plus que Jérémie et Xavier Saltator. Jérémie monte en grade. Il est nommé chef de bureau. L'atmosphère s'étiole. Les tentatives de fuite augmentent et l'histoire que Jérémie veut écrire en raison de l'arrivée de personnes nouvelles prend une signification différente. Il éprouve désormais les plus grandes difficultés à interpréter les événements. Il a toutefois la satisfaction de se lier d'amitié avec une jeune femme, Xavière Adam, elle aussi interprète-traductrice des services officiels de son pays, et qui à ce titre, effectue de brefs séjours sur la presqu'île pour des rencontres de travail. Jérémie prend plaisir à cette rencontre, même si son attachement pour la jeune femme n'est pas très profond. Cette liaison lui fait tout de même éprouver le sentiment que les années disparues l'ont malheureusement privé d'aspects importants et très agréables de l'existence. Xavière Adam attend un enfant de lui et disparaît. Jérémie apprend bientôt que le bébé est mort quelques heures à peine après sa naissance et qu'il était aveugle. Même éphémère, cependant, cette courte vie lui indique qu'il est possible de vaincre les « gardiens de l'immobilité ». Il reprend confiance, décide d'aller jusqu'au terme de son combat qu'il est sûr, désormais de remporter. Cet enfant, il le sent, l'a rendu invincible.
12. Xavier Saltator annonce à Jérémie qu'il est, « totalement et définitivement », amoureux d'une collègue d'un autre Département, Eve Alpha, avec laquelle, en dépit du danger, il entretient, depuis trois mois une relation fusionnelle. Cet amour, pour lui aussi, est une sorte de triomphe sur la presqu'île, dont il augure la possibilité de nouvelles batailles victorieuses, même au prix de sa vie. Jérémie, quoique enclin à penser que « la quotidienneté de la vie

continue » et ne saurait « relever de la passion », se sent profondément ébranlé par la détermination irrévocable qu'il découvre chez Xavier et, sans encore en avoir la certitude, il pressent obscurément que les événements à venir exerceront une influence décisive sur son existence personnelle.

13. Le premier événement se produit très vite. Xavier Saltator rend visite à Jérémie et lui fait lire une lettre qu'il vient de recevoir par des voies mystérieuses, adressée à lui par Emilio Delgado qu'on croyait mort depuis 15 ans. On apprend qu'en fait Delgado n'a jamais quitté l'île où il a été emprisonné dans un centre secret situé au-delà du fameux mur qui barre le versant ouest de la presqu'île (donc invisible), avec tous les candidats qui ne se sont pas noyés dans leur tentative d'évasion, et qui tous, écrit Delgado, conservent le désir ardent de tenter de nouveau leur chance pour reconquérir leur liberté, quoi qu'il puisse leur en coûter. On apprend aussi que, dans cette prison (plus terrible que la première) fonctionne un deuxième service d'archives de fonctionnement analogue au premier. Cette lettre d'Emilio conforte Xavier Saltator dans son désir d'évasion avec Eve Alfa et il annonce à Jérémie que des événements décisifs auront lieu dans un avenir proche.

14. Le lendemain en effet - c'est un dimanche - les promeneurs remplissent l'esplanade. Jérémie resté dans sa chambre, découvre en direct, depuis sa fenêtre, la tentative d'évasion spectaculaire d'Eve et de Xavier qui, habillés comme pour un mariage, la main dans la main, empruntent le chemin qui mène au sommet de la colline. Ils sont froidement abattus par les gardes, sous les yeux de Jérémie et de tous les promeneurs.

15. Nouvelle promotion pour Jérémie qui est élevé au grade de Directeur du Département des Langues. Il fait partie des anciens et semble même savourer les avantages liés à sa fonction. Mais il découvre aussi, avec stupéfaction, que tous les dossiers établis au cours des milliers de jours passés dans la presqu'île, ne contiennent que des pages blanches. Les fichiers de classement sont très convenablement tenus mais les documents écrits internes ont disparu. Jérémie comprend alors, mais très tard, qu'il ne peut plus rester à la marge et qu'une voie ultime de salut (qu'il ne précise pas mais qu'on devine sans peine) s'ouvre désormais devant lui. Le bâtiment des archives, en effet, est construit sur rien, l'enfermement n'est plus simplement physique mais carrément absolu car aggravé par la perfection minutieuse de classements

truqués. Muraille de pierre, rempart de mots, inanité de la vie, la presqu'île lui échappe, le sens de sa vie disparaît et il se sent lui-même anéanti, écrasé par des barrières invisibles.

16. Toujours masqué, cependant, il continue de jouer le jeu d'ombre que lui impose le système auquel il coopère depuis quarante ans. En sa qualité de Directeur de Département, il est ainsi amené à son tour à recevoir les nouveaux jeunes gens nommés aux Archives et, comme ses prédécesseurs, il joue avec chacun d'eux individuellement, le rôle de l'hôte cordial. Très chaleureusement, donc, il accorde entretien à un petit nouveau, Angel Mataire, qui vient d'effectuer le stage habituel de formation et qui en parle avec zèle tout en proposant, comme Jérémie l'avait fait lui-même, des suggestions d'amélioration dont Jérémie le remercie avec la plus grande bienveillance.
17. Faisant partie de la hiérarchie des 63 Directeurs de Départements, Jérémie entretient de vagues rapports cordiaux avec ses vieux collègues mais vit dans une grande solitude jusqu'au jour où la chance se présente brusquement à lui. Il est invité, avec ses pairs, dans l'un des bateaux qui veillent sur la presqu'île, à une soirée destinée à marquer un événement important : on va remplacer les bateaux de surveillance par un système électronique de repérage plus sûr et plus discret, et, en ce qui concerne le grand mur, il est question lui aussi de le remplacer par un système analogue. Il s'agit donc de célébrer un événement historique auquel seule la haute hiérarchie est conviée.
18. Jérémie pense que le moment est venu pour lui de s'enfuir en traversant le lac à la nage car la distance à atteindre, à partir du bateau, est réduite de moitié. Occasion unique. Au cours de la cérémonie, il s'arrange pour quitter discrètement la grande salle et parvient à entrer dans l'eau discrètement pour nager vers le Continent. L'eau est glacée. En nageant, il passe en revue toute sa vie, comme cela se produit, paraît-il quand on est sur le point de mourir.
19. Presque arrivé sur la rive, bloqué par un filet d'arrêt mais aussi par le froid, il est repris. On le ramène sur le bateau puis dans sa chambre qui est fouillée en sa présence par un personnage silencieux. A travers la vitre, deux ou trois edelweiss se balancent lentement dans le vent, comme pour le saluer. Il ferme les yeux et « sa dernière seconde fut souriante, presque ».

### Quelques pistes d'analyse

Si nous avons déroulé abondamment le « *storyboard*<sup>18</sup> », c'est pour souligner le caractère mythique et même carrément métaphysique de ce roman qui se situe au-delà du temps et de l'espace, encore que, subliminalement et métaphoriquement, on peut y découvrir des correspondances accablantes avec les environnements « indigènes » réels les plus courants dans chaque petit ou grand cosmos planétaire contemporain.

D'évidence, l'intrigue ne peut se lire qu'au deuxième ou au troisième degré. Louis Porcher ne nous raconte pas une histoire au sens classique du terme mais développe plutôt un discours qui tente de raccrocher les rapports équivoques (répartis sur quatre décennies) s'établissant entre, d'une part, les « Autorités » suprêmes (cabalistiquement évoquées) d'une Institution officielle sans doute proche d'un pouvoir dont on ne nous dit rien, et d'autre part, quelques personnages symboliques représentatifs de la foule basique des résidents de la presqu'île, tous sélectionnés sur diplômes et compétences spécifiques en vue d'un apport strictement professionnel. Comme on le voit, la transposition de cette situation à une multiplicité de domaines (politiques, religieux, universitaires, économiques...) serait facile.

Le mot Institution est encore une synecdoque, car, hormis un seul des responsables<sup>19</sup> de la haute hiérarchie de la presqu'île, aucun « Patron » n'est désigné par autre chose que le titre administratif de sa fonction. Tout se passe un peu comme dans le jeu d'échecs où chaque catégorie de pion blanc ou noir tient un rôle passe-partout sans avoir d'autre intérêt que de renvoyer l'observateur à des éléments stratégiques purement culturels commandés par un préalable absolu qui est la Règle (du jeu en l'occurrence).

C'est elle, en effet, qui, dans la presqu'île, est la fin suprême de toute l'activité de l'Institution « Archives ». Dès lors, elle doit être perçue par tous - et c'est bien le cas - comme sacrée. Les Archives elles-mêmes et leur conservation, qui sont la raison d'être officielle de l'Institution, ne sont strictement rien au regard des problèmes qui surgissent au moindre incident susceptible de compromettre la Règle et d'en fragiliser la portée.

Cette dernière commande donc tout et elle n'a de sens qu'à la condition d'être implacable. A un certain degré d'intensification, elle bascule normalement dans le pathologique et devient carrément maligne, immorale, névrotique, barbare... mais elle reste - du moins en apparence pour ceux qui la gèrent - compatible avec la vie en société. Peu importe, du reste, qu'elle ne le soit pas du tout. Ce qui compte, en politique ou ailleurs, ce n'est pas vraiment la réalité mais ce que dit à son propos le discours officiel du pouvoir en place.

Soltys, et sa fidélité naïve, est certainement le modèle le plus parfait de ce que la Presqu'île entend faire de ses résidents, à savoir des croyants apeurés et donc fanatisés, prêts au sacrifice suprême pour la protéger, donc pour accepter aveuglément sa tyrannie jusqu'à la folie et la mort. En cas de manquement, même involontaire, au devoir que chacun doit aux saints principes de la règle, un seul châtement : la disparition sous trois aspects : la mort par discrète et simple exécution, la noyade par accident, ou la relégation définitive, pour non récupérabilité<sup>20</sup>, dans des bas-fonds concentrationnaires. Sartre et Soljenitsyne ne sont pas loin, mais, avec eux, plus prosaïquement, tous les groupements d'intérêts particuliers, qu'ils soient politiques, religieux ou corporatistes autorisant des ententes plus ou moins consternantes à tous les horizons de nos sociétés, sans exclure celles qui prônent hautement la tolérance et la démocratie sous la sage réserve d'en limiter l'extension au cercle très fermé auxquels on se flatte d'appartenir.

L'image que nous avons de la presqu'île est donc le résultat d'un jeu de construction sociale fondé sur une idée certaine de la fidélité, elle-même défigurée par une certaine idée de la vertu. Cette dernière, en effet, n'a de sens opératoire qu'adaptée à ce qui est la raison d'être et la sauvegarde de tous au sein d'un univers restreint dans ses dimensions géographiques et sociale, mais infini dans la mauvaise foi, à savoir, le Système.

Le roman de Louis Porcher, encore une fois, n'est pas inscrit dans une continuité historique. Chacun vit sa vie dans la presqu'île selon ses moyens, ses désirs et ses fantasmes, aussi bien la bande des quatre amis (Jérémie, Xavier, Emilio, et Irina) que Le vieux Soltys et ses délires, Laure Veniste et son intransigeance, et les anonymes administrateurs suprêmes dont la cordialité superficielle n'est qu'un leurre pour transformer en mesures sages et utiles à la communauté leur détermination diabolique de protéger les secrets alchimiques de fonctionnement du temple. Mais est-ce vraiment cela ? Même pas. La règle n'est qu'un moyen au service du Pouvoir que l'on détient. Il faut donc éliminer tous ceux qui pourraient la mettre en danger, et pour cela agir avec brutalité, sans s'embarrasser de lâches considérations humanistes : la fin doit toujours justifier les moyens. Cela nous rappelle beaucoup de choses à diverses époques.

A l'Histoire se substituent donc des interprétations très foucaaldiennes d'événements dont chacun induit, *hic et nunc*, des significations plausibles mais toujours plus ou moins mythiques, puisqu'il s'agit des états d'âme de chaque prisonnier. Le roman baigne ainsi dans le fameux concept d'*épistémè* qui, pour une époque donnée (donc n'importe laquelle) « renvoie à une façon de penser, de parler, de se représenter le monde selon des normes susceptibles d'être étendues très largement à toute culture ». L'*épistémè* qu'on retrouve dans le roman de Louis Porcher,

n'est rien d'autre qu'une vision plausible qui désigne<sup>21</sup> le socle de croyances et de connaissances généralement répandues sur lequel reposent nos conceptions actuelles<sup>22</sup> ».

On pourrait s'attarder sur chaque péripétie pour illustrer notre propos mais nous nous bornerons ici à quelques remarques conclusives montrant la valeur plus sociologique que philosophique de cet essai littéraire de Louis Porcher qui nous livre, probablement de façon plus large et intense que dans ses écrits scientifiques, ses interrogations les plus anxieuses sur le fonctionnement non seulement fantaisiste et menteur des institutions sociales, mais aussi sur les risques mortels que ce fonctionnement funeste et même maléfique à force de coercition, inflige à la société dans son ensemble, à la liberté de l'homme et même à sa propre survie.

On voit bien, par exemple que le seul souci des « Autorités » de la presqu'île n'est pas du tout d'améliorer les conditions de travail et la joie de vivre au sein des différents services des archives, mais de renforcer diaboliquement les moyens de bloquer la circulation et les échanges entre la presqu'île et le Continent. Tous les personnages livrés à notre imagination, sont des êtres dont on ignore tout du corps, des désirs, des vices et des vertus. Aucune sexualité, même s'il leur arrive très tard de tomber amoureux par pur hasard et sans passion dévorante. Cas de Jérémie qui noue avec Xavière Adam une liaison dont tout érotisme est absent, et qui apprend la mort de l'enfant qu'elle a conçu avec lui avec pour seule réaction que cette naissance souligne la faiblesse du système d'interdictions et réveille en lui son désir d'évasion. Cas aussi, quoique plus spectaculaire, de Xavier Saltator tombant à son tour amoureux d'Eve Alfa<sup>23</sup> et ne retirant de cette belle aventure que la volonté d'affronter les balles des gardes pour conquérir sa liberté et celle de sa compagne au prix d'une cérémonie de mariage suicidaire.

Mais si l'on regarde du côté des décisions de l'Autorité suprême, idée comparable d'anéantissement de tout ce qui a trait aux archives remplacées par des pages blanches. On se livre à l'absurdité de détruire des milliers d'heures de travail pour protéger le Pouvoir que l'on détient. Faut-il sortir du roman et citer, dans notre présent le plus actuel, les horreurs auxquelles parviennent les imbéciles de notre temps pour faire triompher des projets analogues ?

## Conclusion

On ne peut pas dire que ce premier roman de Louis Porcher ait été un plein succès (suite à un suivi éditorial très insuffisant) mais c'est certainement un essai important dont on peut regretter qu'il n'ait pas donné vie à une large descendance. Comme dans ses écrits scientifiques, Louis, avec *les Archives de la presqu'île*,

se situe dans une perspective de combat. Ce qu'il peint métaphoriquement, en plantant son chevalet assez haut pour avoir une large vue panoramique de ce qu'il dénonce, mais assez éloigné aussi pour ne pas tomber dans le pathétique, ce n'est rien d'autre que la mise en accusation d'une institution sociale (quelle qu'en soit la nature) dans laquelle nous vivons sans bien nous rendre compte que son fonctionnement peut être d'une froide et interminable neutralité, mais aussi cruel, dérisoire, absurde, incohérent et même extravagant jusqu'au délire. Le côté loufoque en moins, ce roman nous présente les hiérarques de la presqu'île, à l'instar d'Ubu Roi, comme atteints par les excès auxquels donne lieu l'ivresse du pouvoir. Pour leurs misérables administrés, le désir d'échapper à l'emprise de la presqu'île à laquelle ils sont littéralement liés, entre en conflit avec leur renoncement, sur les prétextes que leur donnent leur lâcheté et leurs engagements, comme c'est le cas de Jérémie se repliant sur lui-même en écrivant l'histoire du Service des archives et attendant la vieillesse pour ôter enfin son masque pathétique de persécuté silencieux..

La 4<sup>e</sup> de couverture - visiblement écrite par Louis Porcher lui-même - résonne comme une confidence : « *Une vie comme les autres - écrit-il - le temps qui passe, des rêves qui persistent et s'envolent. La presqu'île sur laquelle nous nous enfermons, nous l'avons sans doute choisie et pourtant nous voulons sans cesse la quitter. Serait-ce mieux ailleurs ? Faut-il toujours fuir pour chercher autre chose qui, finalement, reviendrait au même ?* »

Par-delà toute sa charge polémique, ce premier et dernier roman de fiction de Louis Porcher nous en dit long sur le pessimisme qui, contre toute apparence, habitait visiblement son cœur et son esprit.

Mais ce roman s'inscrit aussi dans une volonté polémique autre que purement sociale. Il écrit ainsi, quelques années plus tard, en octobre 1990, dans le n° 738 de la revue littéraire *Europe* que je dirigeais, le petit texte très significatif suivant : « *Une tendance hyperboliquement techniciste, dans l'époque récente, insistant puissamment sur la nécessité de « moderniser » les thématiques (..) gommerait volontiers la littérature comme une sorte de vieillerie pour rêveurs anachroniques. Il faut simplement dire qu'il n'y a aucune incompatibilité de méthode entre les deux options, et que, en outre, un très large public reste profondément intéressé par la littérature française. Etre « moderne » ne consiste nullement à répudier la tradition* ».

C'est pourquoi, quelques années plus tôt, nous avons donc créé ensemble, sur cette idée, la Collection *Coup de plume* chez Hatier, et c'est pourquoi aussi, l'un comme l'autre, nous étions convaincus, et je le reste évidemment, qu'en matière

de défense et illustration de la langue française, « rien n'est plus réducteur que le dogmatisme ».

Il est certainement excellent de donner à la pédagogie raisonnante une place importante dans la recherche contemporaine. Quand la musique est bonne, l'écouter et la réécouter est toujours un plaisir. Méfions-nous, toutefois, du fondamentalisme et de ses dérives. La défense de la langue-culture française, pour autant qu'on conserve la volonté d'en poursuivre fermement la trajectoire, passe par la création, l'imaginaire, la fantaisie, le chimérique, le fantasmagorique, le forgé de toutes pièces, l'illusoire, le mythique l'utopique...et c'est sans doute dans cette quête de petits mystères et trouvailles archéologiques, que Louis Porcher et ses amis ( je pense à Pierre Ferran et à Bernard Blot notamment) nous désignent les grandes orientations d'initiation à l'émotion poétique, à cette « grammaire de la poésie » - comme disait Jakobson - dont l'école doit s'enrichir pour sortir du dogmatisme savantissime où elle a de plus en plus tendance à s'enliser. Face aux légions de César dont il est simplement normal de connaître et de pratiquer le langage et la culture sans idolâtrie, que le village gaulois maintienne donc au plus haut niveau son langage et sa culture qui sont le socle de son génie, sa véritable potion magique en quelque sorte. C'est là aussi, avec la dénonciation des absurdités de toute société n'en pouvant mais de se présenter comme démocratique, le grand et fort enseignement de ce subtil roman de Louis Porcher.

#### Ouvrages cités

- Albérés, R.-M, 1962. *Histoire du Roman moderne*. Paris : Albin Michel.
- Cortès, J. Porcher, L. 1984. Directeurs de la collection *Coup de plume*, Hatier.
- Cortès, J. 2015. « Quelques-unes des vérités fugitives que nous lui devons », *Repères DoRiF* n° 7 - *Des médias à l'éducation comparée : les diagonales de Louis Porcher*. Juillet 2015.  
[http://www.dorif.it/ezine/ezine\\_articles.php?id=222](http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?id=222) [consulté le 20 octobre 2015].
- Blot, B., Porcher, L.1980. *Poèmes à l'école*, Paris : Armand Colin/ Bourrelier.
- Foucault, M. 1966. *Les Mots et les Choses, une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines.
- Foucault, M. 1969. *L'Archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines.
- Jugnet, P. 2015. *Philosophie, Science et Société*.  
[en ligne] : <http://www.philosciences.com> [consulté le 20 octobre 2015].
- 3 articles : 1) Michel Foucault et le concept d'épistémè ; 2) Critique de la métaphysique ; 3) Les errements de la philosophie.
- Porcher, L.1984 ? *Archives de la presque île légende - Roman*, Paris : Hatier. Coll. Coup de plume.
- Porcher, L. 1990, « Conjectures sur la diffusion du français », in *Revue Europe* n° 738 sous la direction de Jacques Cortès, p.84-92.
- Sartre J.P. 1948, *Les mains sales*, Paris.



## Notes

1. Citation extraite du roman de Louis Porcher, Hatier, 1984, p.55.
2. Ibid. p.78. C'est moi qui souligne.
3. A noter, toutefois, ses interventions dans le domaine de la poésie : *Poèmes à l'école* en collaboration avec Bernard Blot, Armand Colin/ Bourrelier en 1980, et, dans *Littérature et Classe de langue*, dirigé par Jean Peytard dans la collection LAL en 1982, son article « Lecture subjective de Bourdieu », p. 94-104.
4. Ibid. p.29
5. Expression inspirée du *Bateau ivre*, sixième strophe.
6. Il écrit ainsi, en 1980, dans *Poèmes à l'école* (op. cit.) qu'il est justifié d'étudier la poésie selon des méthodes exactement scientifiques, et il ajoute que ces méthodes, « loin de tuer l'émotion poétique comme le soulignent quelques calembredaines ressassées, en constituent au contraire les véritables conditions de possibilité ».
7. Son CV officiel indique, en effet, qu'il revendique fort justement cette identité statutaire parfaitement méritée d'écrivain à côté de ses caractéristiques strictement universitaires et scientifiques (philosophe, sociologue, didacticien des langues...)
8. Bien entendu il publia par la suite des nouvelles :  
*Malgré les apparences* (1986) chez Hachette, - *Le sang des roses* (1987) chez Hatier dans le cadre d'un recueil financé par le Conseil de l'Europe, *Nouvelles d'ici et d'ailleurs* (recueil dans lequel je publiai moi-même *Coquelicot*, relatant mes retrouvailles avec l'Algérie de mon enfance 20 ans après l'indépendance), - *La guerre tue* (1998) chez Hachette, et chez l'Harमतان : *Récits d'une enfance vendéenne* (2000), *Nouvelles d'hier pour aujourd'hui* (2002), *Une vie en diagonales* (2004) etc.
9. Albérés R.-M, *Histoire du Roman moderne*, Albin Michel, 1962, p.7.
10. En voici les titres :
  - France Auwar : Ministère public contre Bernard Mouriet
  - Adrien Bobèche : Au vent des brandes
  - Robert Ceconello : L'enfant-cheval
  - Roger Judenne : La maison d'en face
  - Lilas Vicaire : La Tzigadzana
11. Pour sacrifier à la mode télévisuelle, j'emploie ce mot d'origine anglo-saxonne consistant à synthétiser en quelques phrases l'histoire d'une œuvre de fiction
12. *Jérémie* nous fait penser au prophète solitaire et malheureux de la Bible. Quant à *Pruncypt*, je me suis demandé si ce n'était pas une sorte de mot-valise englobant *prune* (l'idée de *travailler pour des prunes*, donc pour rien) mais comportant aussi une vague correspondance avec *principe* et *précepte*, le héros apparaissant, dès les premières pages, comme nourri des vertus du fonctionnaire zélé qui lui vaudront, du reste, un avancement important dans ses fonctions tout au long des 40 années écoulées entre l'arrivée et la mort tragique de ce personnage risquant finalement sa vie pour fuir par la mort l'isolement, l'absurdité et la cruauté des lieux .
13. Impossible à situer géographiquement, donc imaginaire.
14. Je souligne simplement par là l'inspiration foucaldienne de Louis Porcher dans ce roman
15. En fait, on apprendra bien plus tard que les suggestions souhaitées par le groupe n'ont donné lieu à aucune modification.
16. Guillaume et Soltys ne sont sans doute pas des appellations choisies au hasard. *Guillaume* est un symbole bien connu de fidélité absolue et *Soltys* fait évidemment penser à *Solstice*, c'est-à-dire à ces moments de l'année (jour le plus long/ jour le plus court) qui ont donné lieu, tout au long des siècles et dans de nombreuses cultures, à de multiples célébrations de fêtes païennes ou religieuses). Guillaume Soltys, fidèle d'entre les fidèles à la presqu'île des archives, apparaît d'emblés comme un personnage nimbé d'une sorte de mystère.
17. Là encore, le choix du nom est peut-être fortuit, mais on ne peut manquer de noter une

correspondance troublante avec le grand linguiste Emile Benveniste ou avec Claire Blanche Benveniste.

18. « Un storyboard, parfois francisé scénarimage, est la représentation illustrée d'un film avant sa réalisation. Il s'agit d'un document technique généralement utilisé au cinéma en préproduction afin de planifier l'ensemble des plans qui constitueront le film. Sa mise en page ressemble à celle d'une bande dessinée. » (définition de Wikipedia dans Google). On y décrit l'ensemble des paramètres cinématographiques (cadrages, mouvements de caméra et de personnages, raccords, etc.) avec la plus grande exactitude possible, afin de visualiser et planifier le tournage du film. Il est très pratique car il améliore la circulation des informations entre les équipes de tournage, et constitue donc un outil de référence lors de la production du film.

19. Laure Veniste, directrice du Département des langues (à laquelle Jérémie succèdera en fin de carrière).

20. Cf. « Les mains sales » de Sartre

21. Dans « Les mots et les choses » (1966) ou dans l'archéologie du Savoir« (1968)

22. Cf. Juignet Patrick ; « Michel Foucault et le concept d'épistémè. Philosophie, science et société 2015. [www. Philosciences.com](http://www.Philosciences.com)

23. Xavier Adam, Eve Alfa, les noms choisis par Louis Porcher pour les compagnes de ses héros, portent la marque de l'éternel retour en arrière.